

AVIS AU LECTEUR

Les réflexions qui suivent s'adressent à ceux qui, sans être du métier, s'intéressent assez à la recherche historique pour nous faire l'honneur d'ouvrir ce volume et pour y découvrir quelque intérêt. Aux historiens, elles paraîtront superflues et les plus grincheux y trouveront peut-être quelque suffisance. Nous réclavons néanmoins leur indulgence, en raison de la pureté de nos intentions.

*
* *

L'objet de la science historique est de décrire et, si possible, d'expliquer la société humaine, aussi haut dans le passé qu'on puisse en saisir les vicissitudes et aussi près du présent que ce dernier ne puisse être exclu de l'examen. L'histoire est donc une science de synthèse et son aboutissement doit être un exposé qui dégage les lignes essentielles du destin collectif des hommes.

Mais une synthèse, quelle qu'en soit la séduction et la clarté, serait une œuvre en porte-à-faux si elle ne s'appuyait sur des fondements solides. Une méditation sur le destin collectif ne peut se faire que sous le contrôle de cas particuliers ; sa valeur dépend du soin pris à juger les destinées individuelles. Ce n'est donc point là une œuvre purement littéraire ; elle réclame de longs préalables, car elle vise à une force explicative qui soit la marque de son caractère scientifique.

Ces préalables consistent en un long labeur d'analyse ; comme toute enquête scientifique, la recherche et le traitement des sources historiques suppose une vertu de patience, certains ont dit : une faculté d'ennui. Or ce travail, celui de la « critique historique », demande une initiation ou, si l'on veut, un apprentissage sous la conduite d'un maître. Il n'est pas, en effet, sans présenter quelque analogie avec le travail artisanal ; comme ce dernier, il repose sur des dons individuels, même s'il s'exerce en équipe et même s'il conduit à des conclusions qui, le plus souvent, bénéficieront de l'œuvre de tous. En conclusion, sans être une fin en soi — sauf pour les purs érudits — il est la condition nécessaire, le préliminaire indispensable de toute synthèse valable.

*
* *

Le métier d'historien s'apprend ainsi à l'occasion d'exercices dirigés qui jalonnent toute la durée des études universitaires. Dans la terminologie

reçue, ces cours pratiques sont désignés du nom de « séminaire », qui est aussi celui des locaux où ils se déroulent, lesquels sont pourvus de recueils de sources et des instruments de travail que requiert la mise en œuvre de celles-ci. Le mot de « séminaire » n'apparaît pas dans nos textes législatifs et le sens qui lui est donné ici n'est point reçu encore par tous les lexicographes (1) ; l'un et l'autre peuvent néanmoins se réclamer d'un lointain passé.

En latin classique, le mot *seminarium* (au propre : « pépinière ») s'employait déjà au figuré. Par une heureuse métaphore, la langue médiévale en fit usage pour désigner divers types d'écoles, principalement celles où l'on formait des prêtres ; le concile de Trente rendit officielle cette terminologie, qui est toujours la nôtre. Mais au xvii^e siècle, des écoles destinées à la préparation de professeurs reçurent de même le nom de « séminaire », dénomination qui persista en Allemagne mais fit place, en France, à celle d'« école normale ». Au xix^e siècle enfin, le mot servit, dans les universités allemandes, à désigner des instituts de travail, conçus sur le modèle des séminaires théologiques protestants où les futurs pasteurs étaient exercés à divers travaux pratiques comme, par exemple, l'exégèse, la rédaction et la prédication. Ainsi apparurent dans les universités, comme complément à l'enseignement *ex cathedra*, des centres de travail où les érudits — philologues et historiens en ordre principal — purent s'initier et s'adonner à la recherche, de la même façon que les naturalistes ou les médecins le faisaient dans les laboratoires. Quoique le mot ait récemment reçu en français une acception abusive, que d'ailleurs n'entérine encore aucun répertoire de la langue — des cours magistraux mais spécialisés, des séances de discussion, voire de simples réunions politiques se parent volontiers aujourd'hui du nom de « séminaire » —, il importe de souligner le sens de « centre de recherche collective » que le mot a pris dans la vie universitaire, d'abord en Allemagne, ensuite dans d'autres pays et notamment en Belgique. La fonction d'un tel centre est d'initier les étudiants à la pratique de l'érudition par des exercices faits sur place, et, dans certains cas, de servir de cadre à des colloques entre maîtres et disciples.

Le premier séminaire de philologie classique (*Philologisches Seminar*) a été créé durant l'hiver 1818-1819 à l'université de Bonn, où l'*Historisches Seminar* attendit pour naître l'hiver 1861-1862. Mais dès 1825-1826, Léopold Ranke, le plus illustre représentant de l'historiographie allemande de son époque, avait fondé à l'université de Berlin des *Übungen über mittelalterliche Geschichte* qui semblent bien avoir constitué en fait le premier en date des séminaires réservés à la recherche historique. L'exemple fut suivi à Königsberg en 1832 et à Breslau en 1843. Les séminaires jouèrent dès lors un rôle primordial, à côté des académies et des sociétés savantes, dans l'orientation du

(1) Ce sens du mot a échappé au récent *Dictionnaire* de Paul ROBERT ; en revanche le *Petit Larousse* note, sub v^o : « Groupe d'études dans l'enseignement supérieur ».

travail historique. Un autre exemple le montre : celui de Karl Lamprecht à Leipzig : appelé en 1891 à enseigner dans cette université, il y fonda une nouvelle section du séminaire historique, la section d'histoire de la civilisation et d'histoire universelle, qui fut en fait le premier foyer d'histoire économique.

Ce ne fut qu'en 1890 que le législateur belge consacra l'introduction de cours pratiques dans notre haut enseignement. Toutefois, une quinzaine d'années plus tôt, quelques professeurs y avait organisé des exercices d'histoire, à l'instar des universités allemandes : dès 1874 à Liège, sur l'initiative de Godefroid Kurth ; en 1877 à Bruxelles, grâce à Léon Vanderkindere ; après 1880 à Louvain (chanoine Alfred Cauchie) et à Gand (Paul Fredericq et Henri Pirenne).

A l'université de Bruxelles, les successeurs de Vanderkindere à la tête du séminaire d'histoire médiévale furent Guillaume Des Marez et Léon Leclère. En 1932 et en 1936, le professeur Paul Bonenfant succéda à l'un et à l'autre.

*
*
*

Dans le souvenir de ceux qui ont eu l'heureuse fortune de recueillir la suite des enseignements du professeur Bonenfant, ce dernier s'identifie plus particulièrement avec ses leçons de séminaire, les « Exercices sur des questions d'histoire » de la candidature et surtout, en licence, le cours de « Critique historique et son application à une période de l'histoire », la période médiévale en l'occurrence. A la faveur de ces leçons, propices aux contacts humains, se révélait le Maître et se sont révélés les disciples. Former des élèves, c'est utiliser au mieux leurs aptitudes intellectuelles mais aussi leur tempérament. L'enseignement vrai modèle les intelligences mais vise aussi à former les caractères. Il doit donc éveiller par l'exemple la pratique de certaines vertus.

La première de ces vertus consiste à acquérir le réflexe du retour à la source, de n'admettre aucune information qui ne soit puisée dans des témoignages aussi rapprochés que possible des faits examinés. La seconde est de soumettre ces témoignages à un jugement précis et circonstancié, de classer leur valeur et de résoudre — ou du moins de mettre en évidence — leurs contradictions, sans hésiter devant les enquêtes prolongées et les vérifications fastidieuses que cette démarche implique. La troisième est, enfin, de saisir l'élément révélateur ou significatif qui, inséré dans une synthèse reçue, amène à la confirmer, à la compléter ou à la reviser. Tout cela moyennant un recours constant aux « sciences auxiliaires », c'est-à-dire, pour l'historien, à presque tous les domaines du savoir mais plus spécialement aux branches particulières de l'érudition ; ces dernières sont celles qui ont été définies en 1681 par dom Jean Mabillon, dans ses *De re diplomatica libri VI*, ouvrage qui porte symboliquement en frontispice cette devise :

Veri, Justique Scientia Vindex

Ces disciplines sont, avant toute autre, la diplomatique — science des chartes — et la paléographie — science des écritures anciennes ⁽¹⁾ ; — on y a joint la chronologie — science des méthodes de division du temps —, l'onomastique — science des noms propres —, la sigillographie — science des sceaux — et l'héraldique — science des blasons —.

Ces diverses vertus et ces sciences qui les étayent, le professeur Bonenfant les enseigne depuis trente-cinq ans et, durant cet espace de temps, il a formé cent vingt-cinq médiévistes qui ont voulu, par la publication du présent volume, témoigner leur reconnaissance à leur maître.

*
* *

Déjà en 1955, les élèves — alors au nombre de quatre-vingt-quatre — du professeur Bonenfant ont fêté le vingt-cinquième anniversaire de son enseignement universitaire en faisant imprimer, à son insu, une plaquette renfermant une esquisse de sa biographie, la liste de ses travaux et celle des mémoires de fin d'études de ses élèves. Cette fois-ci, ils ont voulu marquer la trente-cinquième année de la carrière professorale de leur maître en lui présentant une plus copieuse publication, qui met à jour sa bibliographie d'une part, la liste des mémoires patronnés par lui d'autre part, qui y ajoute aussi une série de contributions originales dont, pour une fois, ils ne lui auront pas demandé de surveiller jusqu'au bout la mise au point. Jusqu'au moment de l'annonce publique de cette publication, l'entreprise revêtit, en effet, l'allure d'un complot, puisque le principal intéressé fut soigneusement tenu à l'écart du projet. Quand il fut décent de l'en informer, il voulut bien par bonheur ne point désapprouver les promoteurs.

Ces derniers ont donc usé de quelque audace en mettant en chantier une œuvre qui, au départ, se trouvait chargée de quelques inconnues. En répondant en grand nombre à leur appel, les souscripteurs ont levé une première hypothèque. En s'appliquant à préparer ponctuellement leurs articles, les collaborateurs ont résolu une autre difficulté.

Les contributions reçues forment — se flatte-t-on de le croire ? — un harmonieux ensemble : toutes participent de l'un ou de l'autre secteur de l'histoire médiévale, ou encore de telle ou telle discipline auxiliaire, aucune n'est insignifiante, chacune apporte à quelque problème général un élément de réponse. Toutes tirent leur origine des travaux du séminaire d'histoire

(1) Le mot « paléographie », à vrai dire, n'est apparu qu'en 1708, mais Mabillon réserve déjà à l'étude des écritures plusieurs chapitres de son ouvrage ; dès 1759, l'historien J. C. Gatterer allait diriger, à l'Université de Göttingen, des exercices de déchiffrement des anciens textes.

médiévale de l'université de Bruxelles, sinon par leur objet — quoique ce soit le cas de la plupart d'entre elles —, du moins par leur méthode. On aimerait qu'un certain air de parenté leur fût reconnu et qu'elles fussent toutes dignes de celui qui les inspira plus ou moins.

La fréquentation d'un même maître, lorsque celui-ci jouit de quelque prestige, finit par créer entre ses élèves — fût-ce parfois à leur insu — des affinités intellectuelles qui, dans beaucoup de cas, se doublent de liens affectifs, liens qui les unissent évidemment à leur maître, mais aussi les uns aux autres. C'est cette communauté spirituelle qu'entend aussi affirmer le présent volume.

Cette communauté ne s'oppose à rien, ni à personne. Ceux qui en font partie demeurent respectueux du mérite d'autrui : ils savent ce que chacun doit à tous. C'est que, parmi les traits de caractère qu'ils ont décelés en la personne de celui qu'ils entendent honorer, il est d'autres vertus cardinales dont ils se doivent de poursuivre le culte : une heureuse alliance de la justice et de la bonté, une grande conscience et partant une certaine humilité dans le travail, enfin un désir de discrétion et parfois de silence, vertu à laquelle — il est vrai — le présent hommage risque de porter un léger mais affectueux accroc.

* * *

En montrant *comment* l'histoire peut se faire à la loupe, c'est-à-dire en poursuivant jusque dans le détail l'analyse et la critique des faits, peut-être le présent volume aidera-t-il ceux qui n'ont point eu l'occasion de franchir le seuil d'un séminaire à comprendre *pourquoi* l'histoire, science des hommes, doit commencer par un traitement rigoureux des sources, qui sont pour la plupart des témoignages humains. Peut-être comprendront-ils en outre que cette pratique ne s'acquiert que sous la direction et dans le respect d'un maître.

Le texte qui précède fut rédigé à Wissant, durant les vacances de Pâques, les 7 et 8 avril 1965. Le 11 avril, on apprenait à Bruxelles que Paul Bonenfant n'était plus...